

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre IV

Cela me confirma dans mes premières craintes de voir ma personnalité s'effacer à Buenos Aires. Et mon expérience naissante me posait ce dilemme :

Ou tu es un homme de valeur réelle et tu dois te conduire comme tel, et te voir probablement condamné au dédain et peut-être à la persécution, ou tu es un homme moyen qui doit se contenter de la moyenne et ramasser des miettes sans provoquer les grands coups de fortune, les attendant pour en profiter s'ils arrivent un jour.

J'ai de l'un et de l'autre, et les grandes idées, ont place dans ma tête, quoique je ne tombe pas dans les grands sacrifices. Je suis, comme le héros de Stendhal, capable de dissimuler ma supériorité dans mon proper intérêt.

J'optai pour la dernière formule.

Un grand orateur, secondé par quelques adversaires, commença vers cette époque une terrible champagne contre le gouvernement, essayant de démontrer qu'il procédait illégalement dans je ne veux pas me rappeler quelles combinaisons financières importantes. En même temps, comme mouvement convergent, il se formait un grand parti avec tous les éléments hétérogènes qui ne communiaient pas avec la

politique officielle. Je vis l'abîme ouvert devant nos pieds quand tout le monde voulait le nier, mais je me dis que j'étais et que je serais toujours du côté des dirigeants. Les hommes d'Etat peuvent se voir éloignés, mais non supprimés de la scène politique, car ils forment une véritable caste, une institution, et les gouvernements se renouvellent avec des gens qui ont déjà gouverné et par un fort petit nombre d'hommes nouveaux qui ne connaissent pas le mécanisme du pouvoir. Je compris que, pour ne pas tomber définitivement, je devais tomber avec les miens et je m'obstinai dans la défense du Président et de sa politique. Je criai contre cet orateur qui avait une figure de Nazaréen, qui parlait avec une voix flûtée de femme, harmonieuse parfois, retentissante à d'autres moments, et je crois que, parodiant Madame Gertrude, j'allai jusqu'à insinuer qu'il était mulâtre et de basse extraction... Je ne le faisais pas dans des discours, je n'en faisais plus, mais dans de simples interruptions. Mes collègues me stimulaient, me poussaient à tirer les marrons du feu, mais je sentais le grand vide d'une position fausse, et je finis vite par cesser jusqu'à mes invectives, cherchant aussi le silence et l'oubli. Un

peu auparavant, quelques, journaux m'avaient attaqué, me prenant comme prétexte pour atteindre le Président, me présentant comme son porte-parole, son âme damnée. Cela m'affligeait et me torturait quoique, dans les rues, les clubs, au Congrès et au théâtre, je me donnasse des airs de matamore. Le grand homme de Los Sunchos, l'arbitre de la capitale provinciale, était, chaque jour davantage, un parmi tant d'autres, dans la capitale de la République ...

Coen, le banquier, dont la femme me lançait des œillades chez Rozsahegy et avec qui j'avais fait quelques coups de Bourse, me dit un jour :

- *Je vous conseillerais, don Mauricio, de réaliser. Vous avez quelques affaires, comme celle de vos terres, qui peuvent vous donner de magnifiques résultats. Si vous attendez un peu plus longtemps, il est très possible que vous couliez. Réalisez et achetez de l'or à trois mois ; mais achetez de l'or effectivement, ne vous contentez pas des différences, sans quoi vous êtes perdu. Soyez certain que tout va s'écrouler le jour où on y pensera le moins.*

- *Ne plaisantez pas ! – lui dis-je en souriant – Ce sont des contes pour faire peur aux vieilles femmes.*

Cependant, j'allai voir le Président et je lui fis comprendre, sous une forme voilée, ce qu'il y avait en l'air.

- *Bah ! ce sont des exagérations de l'opposition – me dit-il –. Et vous, que pensez-vous faire ?*

- *Moi ? Ne pas bouger un doigt. Sachant comme je suis lié au pouvoir, et aussi insignifiant que je sois, une manoeuvre téméraire de ma part ne pourrait qu'accélérer une panique que nos adversaires s'efforcent de produire. Je suis très dévoué à mes amis ... et à mes protecteurs – ajoutai-je en le voyant froncer ses vaniteux sourcils.*

- *Faites à votre guise. Je ne crois pas que l'on puisse encore compromettre la marche du pays – dit-il avec lenteur.*

- *L'opposition sait exagérer quand cela lui convient. Je suis sûr qu'elle fait attention à tout ... même à moi ... Moi, je crois à la baisse.*

- *Oui, vous avez raison. Mais ne vous préoccupez pas. C'est beaucoup de bruit pour rien.*

Pepe Serna, le secrétaire particulier du Président, me dit, plus tard, au club, que mon attitude avait beaucoup plu au Président.

- *Peu m'importe !* – répondis-je – *La seule chose à laquelle je tiens c'est prouver mon caractère. Je pourrais acheter de l'or, réaliser maintenant une petite fortune et être très riche; mais je préfère regarder l'avenir et ne pas faire d'imprudences qui le compromettent. Et vous ?*

- *Moi* – répondit Pepe –, *je dois tout au docteur, je suis logique et j'ai peur de ne pas continuer à l'être, car je ne pourrais plus m'estimer moi-même. Car si je m'estime un peu, c'est seulement pour cela !*

Nous allâmes dîner ensemble sans parler davantage de la question, quoique nous continuions tous deux à y penser. Quelqu'un qui [dînait au](#) Café de Paris, avec d'autres amis, un compatriote de ma province très au courant de tous les potins de notre ville, me fit porter par le maître d'hôtel un journal de ma province sur la marge duquel était écrit au crayon : « *Il y a des nouvelles intéressantes pour vous.* »

Je cherchais la nouvelle intéressante et, en dehors du verbiage politique habitue], je ne trouvais rien. Je le regardai en lui montrant le journal et haussant les épaules, pour lui montrer que cela m'importait peu. Il sourit, me fit signe avec la main d'attendre et écrivit sur une carte : « *Dans la chronique mondaine.* » La nouvelle était celle-ci :

« *Le Docteur Pedro Vazquez a demandé la main de la distinguée Mademoiselle Maria Blanco, fille de don Evaristo Blanco, un des hommes qui, dans notre province, etc., etc...* »

Devins-je pâle ? Je crois que oui, bien que je ne puisse pas l'affirmer. Je sais seulement que, bien que prévu, l'événement produisit en moi une profonde secousse, un profond déchirement de mon amour-propre. Le délai n'était pas expiré. Maria ne m'avait rien dit, je ne m'étais pas retiré ; au contraire, je continuais à persister dans ma demande ...

- *Qu'as-tu ?* – me demanda Pepe Serna, devinant mon trouble.

- *Rien ! Je viens de me rappeler que je dois aller ce soir chez les Rozsahegy et cela m'ennuie de penser que j'ai été sur le point de l'oublier. Je ne*

puis manquer de ...

- *De voir Eulalia ?*

- *Comme tu le dis ! Précisément, de voir Eulalia.*

J'étais une fois de plus le jouet des circonstances qui, au lieu de me nuire, ont toujours été mes serviteurs dévoués. Il y en a que je gêne peut-être encore qui diront que je suis un «*opportuniste*». Bah ! c'est une étiquette comme une autre. La vérité est que j'ai toujours su me modeler sur la vie, quoique en moi brûlassent toutes les passions, convaincu que la passion ne sert qu'à faire des sottises. Et j'ai toujours été l'homme des décisions rapides.

- Mais tu as quelque chose – insista Pepe –. *La simple idée de faire une visite ne peut pas te troubler ainsi...*

- *Demain ... ou après-demain, tu le sauras ... J'ai un projet qui doit influencer tout le reste de ma vie ...*

- *Nous en sommes là ?* – murmura-t-il, devinant.

- *Oui.*

Je payai et nous sortîmes.

Il était dix heures lorsque j'entrai dans le palais de Rozsahegy, la

demeure patrimoniale d'une vieille famille de grands seigneurs, que le parvenu avait achetée à prix d'or pour se donner un certain vernis d'aristocratie.

Il y avait dans le salon une dizaine de personnes de classes très mêlées : les deux jeunes gens « connus », Ferrando et un autre, un politicien de deuxième ordre, colporteur de potins aux prétentions d'homme influent ; le banquier Coen, avec sa femme, blonde, myope et tendre, figurine de Saxe à moitié fêlée déjà, toujours vêtue de couleurs criardes et comme enfantines, qui me faisait une cour assidue et sans conditions ; une demoiselle étrangère qui avait des airs de demoiselle de compagnie qui remplace sa patronne ; un savant européen venu étudier je ne sais quelle épizootie et emporter je ne sais combien de pesos ; le maître de maison, don Estanislao Rozsahegy, son épouse Irma, avec son idiome qui ressemblait autant à de l'allemand qu'à de l'espagnol, et la jolie Eulalia, qui réunissait autour d'elle les deux élégants, la petite poupée de porcelaine vernie et la demoiselle de compagnie, pendant que le grand Rozsahegy accaparait le politicien, le banquier et la germano-créole, c'est-à-

dire la partie la plus sérieuse de la société.

- *Vous sortez enfin du bois !* – s'écria Eulalia avec cette liberté d'allure des jeunes filles du monde, accourant, empressée, à me recevoir, au grand dépit des deux gommeux.
- *Du bois, Eulalia, en plein Buenos Aires?*
- *Ne dit-on pas que les ours, peu sociables, vivent dans les bois ? Et vous êtes un peu ours, n'est-il pas vrai ? Allons ! Laissez les vieux parler d'affaires et de spéculations et venez avec nous ...*

L'allusion à M^{me} de la Selva ⁽¹⁾ avait été claire, mais je fis comme si je n'avais pas compris et elle n'insista pas, par un bon goût, rare dans un milieu qui ne cultivait pas les nuances.

Dans le groupe juvénile, remuant, superficiel et bavard, je fus gêné, parce que je ne venais pas pour soutenir des conversations générales, je venais chercher quelque chose de décisif, et j'avais besoin de parler à part avec Eulalia. Je cherchai le moyen de m'éloigner du groupe lorsque Rozsahegy fit très indirectement mon jeu en m'appelant.

- *Croyez-vous que la situation soit solide ?* – me demanda-t-il avec un

air d'innocence et de perplexité, bien qu'il fût plus malin.

- Oui, don Estanislao. Tout va bien. *Il ne faut pas faire cas de l'opposition. Ce sont des chiens qui aboient à la lune ...*
- *Beaucoup de chiens. Ce crétin de Fronton ...*
- *Avez-vous voyagé dans la campagne? Dans les estancias, quand un chien de garde aboie, tous les chiens inoccupés se mettent à aboyer également, sans savoir pourquoi, et ils ne mordent pas parce qu'ils n'ont personne à mordre.*
- *Oh ! – dit Coen, d'un air mystérieux – La Bourse est tranquille.*
- *Bah! contre ceux qui jouent à la hausse, il y a ceux qui jouent à la baisse. C'est une partie sérieuse.*
- *Dont la mise est la fortune du pays et non pas les quelques pesos des joueurs ...*
- *Le pays est trop riche pour que cela puisse compromettre sa fortune.*
- *Hum, vous êtes très optimiste, comme le gouvernement. Que fait le gouvernement ?*
- *Rien ! Il provoque la baisse ! Et il l'obtiendra.*
- *Qu'est-ce qui peut lutter, don*

- Estanislao, contre le pouvoir et l'argent, le pouvoir total, l'argent inépuisable ?*
- *Oui, c'est très important – murmura Rozsahegy, sans conviction.*
 - *Des prospectus – murmura Coen.*
 - *L'or ! l'or tombera à la Bourse comme la manne dans le désert ! Le ministre l'a promis. Ce sera la manne et les Israélites mourront de faim !*
 - *Cela, je n'en doute pas – insista Coen, moqueur.*
 - *Et ... vous avez confiance, alors ? – demanda Rozsahegy d'un air extrêmement candide.*
 - *Absolument !*
 - *Moi aussi – appuya don Estanislao, avec un sourire indéfinissable. – Moi aussi, pour le moment.*

Et il appela Eulalia pour lui dire de faire servir le thé, la mettant ainsi à ma portée hors des oreilles indiscrètes.

Je m'approchai d'elle et j'entrepris le colloque projeté :

- *Ainsi, je suis un ours ?*
- *Sylvestre, oui – dit-on.*
- *Allons Eulalia ! Laissons les arbres, et je vous prouverai, au contraire, que je suis un animal domestique. Ne me croyez-vous pas capable d'abandonner l'arboriculture pour me*

vouer à la culture des fleurs ?

- *De quelles fleurs ?*
- *Des plus belles, des mieux faites, des plus parfumées ... Vous, par exemple.*
- *Oh !*

Et la rougeur envahit ses joues, alors qu'un léger frisson la parcourait des pieds à la tête.

- *Ni le moment ni l'endroit ne semblent opportuns, Eulalia, mais ils sont cependant favorables pour qui ne peut attendre davantage. Cela fait longtemps que je dois vous le dire : Je vous aime. Et vous, m'aimez-vous ?*

Je fixai ses yeux ; elle ne détourna pas les siens, humides et vagues. Elle chercha le bouton de la sonnette, derrière son épaule, avec la main gauche, comme pour dissimuler son trouble, et ne put faire moins que me tendre la droite, que je sentis, tremblante d'émotion dans la mienne, sèche et fébrile.

- *C'est dit ?*

- *Oui.*

Un laquais apparut.

- *Le thé – dit Eulalia d'une voix tremblante. – Le thé, dans la salle à manger.*

- *Pourquoi dans la salle à manger?* – demanda Rozsahegy – *Ici, nous sommes très bien.*
- *Dans la salle à manger, papa ...* – insista Eulalia, avec cet accent profondément persuasif, mélange d'ordre et de prière, que seules les femmes savent trouver, surtout les très jeunes.

Rozsahegy n'insista pas ; dans la vie mondaine il se laissait guider aveuglément par sa fille, confiant dans son tact et sa culture, lui qui n'en avait pas le moindre rudiment et qui ne savait se tenir qu'avec des hommes d'affaires, ses employés et ses jardiniers.

Entre temps, les deux groupes intéressés par notre aparté, faisaient converger vers nous leurs regards, ce qui prouva que notre attitude n'avait pas été aussi discrète que nous l'espérions. Je suppose qu'Eulalia faisait la même observation, mais, elle continua de rester à côté de moi sans donner la moindre importance à la curiosité qui nous entourait.

- *C'est vrai, Herrera ? C'est vrai ... Maurice ?*
- *Oui, Eulalia !*
- *Oh ! si vous saviez comme je*

craignais ...

- *Et moi, Eulalia ! Comme je désirais que nous fussions seuls pour vous le dire !*
- *Maintenant ... quand ils entreront prendre le thé.*

Mensonge ; je ne désirais nullement que nous fussions seuls. Au contraire, cette déclaration en pleine société me souriait ; elle justifiait le manque de fioritures romantiques et me permettait de ne pas chercher de phrases et d'attitudes artificielles et dramatiques. Eulalia me plaisait, elle m'avait conquis dès le premier moment, mais il m'était impossible de trouver pour elle des phrases enthousiastes, des explosions de passion. Derrière la princesse des contes de fées, je voyais, les deux ogres qui éteignaient mon ardeur.

Quand les invités passèrent dans la salle à manger, nous restâmes un moment dans le salon, désert et rutilant de lumière. Très rouge, les mains tombées, torturant son éventail de nacre, la jeune fille attendit.

- *Vous êtes éblouissante ce soir !*
- *Je ne voudrais pas ...*
- *Pourquoi ? mon Eulalia.*
- *Ce qui est éblouissant ne se voit*

pas.

- *Ah ! coquette. Et vous voulez être vue ...*
- *Oui. Avec tous mes défauts et mes laideurs ... afin que vous n'ayez pas à vous en repentir.*
- *Vous n'avez ni défauts ni laideurs ...*
- *Peut-être qu'ils ne se voient pas maintenant ...*
- *Pour moi, ils n'existent pas ... Ils n'existeront jamais, Eulalia.*
- *Vraiment ? – murmura-t-elle, presque moqueuse.*
- *Ne riez pas ... Je vous aime de toute mon âme !*

Elle devint sérieuse, très sérieuse, d'une gravité insolite, pour me dire :

- *Moi aussi ... Mais cela m'afflige de penser ... à l'arboriculture et à d'autres choses.*
- *Vous pouvez croire ? ... Des potins, des malveillances.*

Elle me regarda, en souriant cette fois, tranquille, d'un air vainqueur, et me demanda intentionnellement :

- *Non, mais ... que croyez-vous, que penserait la femme de César ?*
- *Je ne devine pas ...*
- *Eh bien ... que César ne devrait pas être soupçonné, lui non plus.*

Je la regardai, comme en lui faisant une montagne de promesses et de serments, et, enfin, je murmurai, décisif :

- *Il faut que vous m'autorisiez ...*
- *A quoi, Maurice ?*
- *A demander votre main à vos parents.*

Elle me regarda avec des yeux si vagues, si ternes, que je craignis de la voir s'évanouir.

- *Oui, Maurice – put-elle à peine murmurer.*

Et le « *Maurice* » sonnait dans sa bouche comme une caresse parce que ce nom, mon nom, devait avoir été baisé mille fois en passant par ses lèvres.

- *Eh bien ! ce soir même – dis-je –. Demain ... au plus tard ...*

Le groupe des jeunes gens s'approchait. J'aidai à renouer la conversation générale de façon à ce qu'Eulalia pût retrouver son sang-froid. Madame Coen me lança avec un regard de côté :

- *Il n'y a rien de tel que la solitude pour les idylles !*
- *Oh ! madame, quand j'aurai une idylle, je vous assure que je serai plus seul et moins seul qu'aujourd'hui.*

- *Je ne comprends pas ...*
- *Eh ! il en est ainsi des idylles ... personne ne les comprend, si ce n'est celui qui les provoque ou celui qui en jouit ... Les autres, en général, réussissent à tout gâter, par indiscretion ou par ... concurrence.*

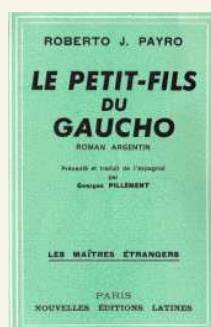
Elle se mordit les lèvres et je compris qu'elle se jurait, en silence, de se venger de mon impertinence.

En prenant congé, je demandai à Bozsahegy une entrevue pour le lendemain.

- *Venez à mon bureau, à n'importe quelle heure.*
- *Il ne s'agit pas d'affaires.*
- *Alors, ici, de neuf à dix heures du soir. Cela vous convient-il ?*
- *Merci beaucoup ! A demain, don Estanislao.*

(1) Selva, en espagnol, signifie forêt, bois.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>